



*Œuvres complètes  
de Gustave Flaubert  
Tome 2*



Gustave  
Flaubert

*Salammbô*

Club de l'Honnête Homme

© *Club de l'Honnête homme, Paris 1971.*

Édition nouvelle  
établie, d'après  
les manuscrits inédits  
de Flaubert,  
par la *Société*  
*des Études littéraires françaises*,  
contenant les scénarios  
et plans des divers romans,  
la collection complète  
des Carnets,  
les notes et documents  
de Flaubert,  
avec des notices  
historiques et critiques,  
et illustrée  
d'images contemporaines.



Salammbô



Salammbô est une réaction. Madame Bovary, roman de la bourgeoisie normande, avait coûté à Flaubert un tel effort sur lui-même qu'il lui fallait une détente. Le procès l'avait écauré. Il pensa d'abord à sa Légende de saint Julien l'Hospitalier, dont il parle dans une lettre à Bouilbet, et il se remit également à sa Tentation de saint Antoine, dont trois fragments furent, en effet, publiés dans L'Artiste en décembre 1856 et janvier-février 1857. Mais ces projets furent bientôt jugés dangereux et prématurés. En février, Flaubert hésite encore. « *Quoi écrire qui soit plus inoffensif que ma pauvre Bovary?* », écrit-il à Mme Pradier. Mais, en mars, son choix est fait et la première mention de Salammbô apparaît dans une lettre de Flaubert à son admiratrice, Mlle Leroyer de Chantepie : « *Je m'occupe, avant de m'en retourner à la campagne, d'un travail archéologique sur une des époques les plus inconnues de l'antiquité, travail qui est la préparation d'un autre. Je vais écrire un roman dont l'action se passera trois siècles avant Jésus-Christ.* » Et Flaubert ajoute : « *J'éprouve le besoin de sortir du monde moderne, qui me fatigue autant à reproduire qu'il me dégoûte à voir.* »

Voilà donc la première motivation de Salammbô. Il s'agit de changer d'air. Dès lors, les mentions dans la Correspondance sont nombreuses et régulières. Flaubert s'est installé à Paris pour être près des bibliothèques et préparer sa documentation. Ses lettres du printemps et de l'été 1857 nous renseignent sur ce travail. Dès le mois d'avril, il demande à Ernest Feydeau de lui chercher dans la Revue archéologique un article sur le dieu Eschmoun et il annonce, en même temps, qu'il lit Procope, plus un poème d'un certain Corippus sur la guerre de Numidie. Au mois de mai, son ami Jules Duplan apprend de Flaubert qu'il se livre « *par induction* », méthode hasardée, « *à un travail archéologique formidable* ». Dans la même lettre, Flaubert précise qu'il vient de lire un mémoire de quatre cents pages sur le cyprès pyramidal, induction sans risques, assurément, mais sur un détail qui, d'abord, ne paraît pas capital : c'est une erreur, car ce mémoire de Lajard contient de nombreuses et précieuses indications sur l'histoire des religions de l'antiquité. D'autres lectures vont

*suivre : dix-sept chants de Silius Italicus « pour y découvrir quelques traits de mœurs », cinquante-trois ouvrages différents sur « l'art militaire », chiffre porté à « cent volumes divers » au milieu de juillet.*

*Les recherches d'Arthur Hamilton, ainsi que celles de P.-B. Fay et A. Coleman, en 1914 et 1917, fournissent un guide très précieux sur les nombreuses lectures de Flaubert<sup>1</sup>. La documentation de Flaubert a bien pour base, comme l'avaient vu ses précédents éditeurs, deux lectures principales : le livre I de l'Histoire générale de Polybe et la traduction de la Bible en dix-huit volumes de Cahen, abondamment annotée. L'Histoire générale de Polybe est l'histoire des conquêtes romaines, et elle repose sur la documentation officielle, puisque Scipion lui fit avoir accès aux archives. L'histoire de Polybe avait quarante livres dont les cinq premiers seulement nous sont parvenus. C'est au tome I, après le récit de la première guerre punique, que l'on trouve la narration complète de la Guerre des Mercenaires, que Polybe appelait « la guerre inexpiable » : et son récit a fourni à Flaubert un canevas que les événements de Salammbô suivent fidèlement. Quant à la Bible de Cahen, ce fut son livre de chevet<sup>2</sup> : Flaubert en parle souvent dans sa Correspondance et il la mentionne aussi, maintes fois, dans les notes qui font partie du dossier intitulé Salammbô, sources et méthodes : « Ce qui me manquait de précis sur Carthage, je l'ai pris dans la Bible, traduction de Cahen. » Flaubert considère, en effet, que les Carthaginois étant des Phéniciens, la Bible peut servir de source d'information sur leurs coutumes. C'était également la thèse de l'abbé Mignot dans son Mémoire sur les Phéniciens, publié par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont Flaubert se servit également. Ce « report » de la Bible sur les Carthaginois était ce que Flaubert appelait sa méthode de travail « par induction ». Il ne pouvait guère en utiliser une autre, car on sait peu de choses sur la vie privée des Carthaginois. Mais cette « induction » était dangereuse, parce que les coutumes et la législation évoquées dans le Pentateuque ou les Rois étaient celles d'un temps différent de celui des guerres puniques. Les notes de Cahen ne comblaient pas toujours cette lacune.*

*A ces deux lectures fondamentales il faut en ajouter beaucoup d'autres. Michelet, d'abord, qui fournit à Flaubert, dans son Histoire romaine, un*

1. Voir P.-B. Fay, « Salammbô » and Polybus (1914); P.-B. Fay et A. Coleman, *Sources and Structures of Flaubert's « Salammbô »* (1916); A. Hamilton, *Sources of the religious elements in Flaubert's « Salammbô »* (1917). Ces trois études sont réunies dans le même volume des Elliot Monographs (vol. II), Baltimore, The John Hopkin's Press, et Paris, Champion.

2. L'*Ancien Testament* de S. Cahen était une édition en hébreu du texte biblique avec la traduction française en vis-à-vis. S. Cahen, qui fait suivre son nom du titre de directeur de l'École israélite de Paris, avait dédié son ouvrage au roi Louis-Philippe. Son œuvre fut publiée en neuf tomes in-8° d'abord, de 1833 à 1839, puis en dix-huit volumes.

panorama des événements, et, par ses notes, une précieuse bibliographie. Mais, en outre, Flaubert eut recours à plusieurs spécialistes à l'égard desquels sa dette n'est pas moins grande qu'envers Polybe, le rabbin Cahen et Michelet. C'est d'abord l'abbé Mignot, déjà nommé, pour son *Mémoire sur les Phéniciens*, puis deux lectures qu'Arthur Hamilton regarde comme essentielles, celle de Creuzer, *Les Religions de l'antiquité*, que Flaubert avait lue dès 1849, pour préparer sa Tentation de saint Antoine, et celle de Dureau de la Malle, *Recherches sur la topographie de Carthage*, à laquelle on peut ajouter la consultation des *Recherches sur l'emplacement de Carthage de C.-T. Falbe*.

A ces ouvrages de fond, il faut joindre le *Dictionnaire des Antiquités de Daremberg et Saglio*, souvent cité dans les notes de Flaubert, *Le Culte de Vénus de Lajard*, l'*érudit du cyprès pyramidal*, *La Palestine de Salomon Munk*, dont presque toute l'œuvre était consacrée à l'antiquité hébraïque, les *Syntagma de Deis Syris de John Selden*, savant du début du XVII<sup>e</sup> siècle, l'ouvrage de Christoph Mendreich sur Carthage, également du XVII<sup>e</sup> siècle, publié en latin, répertoire très complet que Flaubert appréciait beaucoup, puis, de Fritz Wagenfeld, l'*analyse des neuf livres du pseudo Sanchoniaton* traduit en 1836 par Lebas, l'*Histoire de la Prostitution dans le monde de P. Dufour* publiée en six volumes entre 1851 et 1856, enfin *Les Religions de la Grèce de Maury*. Ce ne sont là que des ouvrages de fond auxquels Flaubert se réfère fréquemment.

C'est donc toute une bibliothèque d'archéologue que Flaubert mit à contribution pour Salammbô. La Bible, certes, était sa perpétuelle référence, et particulièrement le Cantique des Cantiques, les Psaumes, L'Exode, les Chroniques, qui lui fournirent les nombreuses références qu'ont relevées P.-B. Fay et A. Coleman et qui remplissent tout un chapitre de leur étude. Mais les auteurs anciens n'étaient pas moins familiers à Flaubert. Les Punique du poète Silius Italicus, l'*Histoire romaine d'Appien d'Alexandrie*, disciple de Polybe, les ouvrages historiques d'Ammien Marcellin, de Diodore de Sicile, les livres d'Hérodote étaient directement en rapport avec son sujet et il n'est pas étonnant qu'il les ait bien connus. Il puisa, en outre, ses renseignements dans bien d'autres ouvrages, dans les *Métamorphoses d'Apulée*, Isis et Osiris de Plutarque, le traité De la déesse syrienne de Lucien, l'*Histoire naturelle de Pline*, la *Cité de Dieu de saint Augustin*, les traités de saint Eusèbe et d'Isidore de Séville, puis Diodore de Sicile, Pausanias, Athénée, Strabon, Philostrate, pour sa vie d'Apollonius de Tyane, enfin la collection complète des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* et ceux de la Société Asiatique qui sont mentionnés continuellement dans ses notes ou dans sa correspondance. Flaubert ne négligea rien pour rassembler une documentation qu'il croyait irréprochable, et qui, en tout cas, était imposante.

Ce n'est pourtant pas tout. Aux annexes de manuscrits de Salammbô dont les patients exégètes américains de Flaubert se sont servis, il faut ajouter une source de renseignements dont ils n'ont pas eu connaissance. D'autres lectures de Flaubert, en effet, ont été relevées sur un de ses carnets. Nous nous fournissons

indications précieuses sur sa méthode de travail et l'étendue de ses recherches. Ce carnet fait partie des vingt « Carnets de lecture » de Flaubert légués par Mme Franklin-Groult à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, dont la plupart n'ont été ni édités ni dépouillés. Il porte dans cette série le numéro 7. Ce Carnet 7 nous indique trois sources de la documentation de Flaubert pour Salammbô qui ne figurent pas au nombre de celles que nous avons citées plus haut. Il s'agit de Dioscoride, du Talmud et des ouvrages de Dom Calmet. C'est dans Dioscoride que Flaubert a puisé sa connaissance des baumes et parfums utilisés par les Phéniciens, dont il est souvent question dans son roman, le nard, l'assarum, le cinamome, les différentes sortes d'encens. Son carnet en indique la composition et l'emploi. Dans le Talmud, Flaubert dépouilla la partie appelée la Mischna, qui fut rédigée par les rabbins des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles après Jésus-Christ, et que les Juifs appellent encore « la seconde loi ». C'est dans la Mischna qu'il nota la plupart des usages, des sacrifices, des rites et qu'il prit une vue d'ensemble de la législation des Hébreux. Plus précise et plus méthodique que les notes de la Bible de Caben, la Mischna lui rendit les mêmes services. Enfin, dans le classique Dictionnaire de la Bible de Dom Calmet (4 vol. in fol. publiés en 1720 et 1721), Flaubert nota tout ce qui concernait les supplices, sujet fort vaste dont il était spécialement curieux.

Ce n'est pas tout ce que nous apprend le Carnet 7. La culture de Flaubert n'était pas seulement livresque : il n'imaginait bien que d'après une impression visuelle. Aussi prit-il soin de compléter ses lectures par des visites dans les Musées, ou dans les collections qui contenaient des antiquités phéniciennes. Le Carnet 7 contient des descriptions soigneuses de pierreries, de monnaies, de coiffures. Flaubert se renseigna — au Muséum d'histoire naturelle, semble-t-il — sur les différentes sortes d'émeraudes, de bértyls, de grenats. Il apprit d'où on les tirait, sous quelles formes elles se présentaient. Il étudia au Louvre les bijoux trouvés dans les tombes, les scènes familiales décrites sur les sarcophages. Enfin, au Cabinet des Médailles, il se fit un catalogue complet des monnaies de l'antiquité qu'il accompagna de croquis. Il ne négligea aucun détail sur les doubles doriques, les satrapies, les drachmes de Cilicie, les jetons de Bactriane et, naturellement, les sicles et les demi-sicles des Phéniciens. A l'exception de ces dernières monnaies, toute cette science ne lui servit pas beaucoup dans son roman. Il en fut de même pour les pierreries dont on n'avait sans doute pas besoin de connaître toute l'histoire pour en orner les épaules et les bras de la fille d'Hamilcar. Mais ces recherches inutiles nous révèlent cette soif d'encyclopédisme qui est un des aspects les plus importants de la personnalité de Flaubert. On trouvera une documentation plus complète sur ces divers points dans le carnet lui-même. Nous n'avons pas reproduit ce document dans l'appendice du présent volume pour garder à l'ensemble des Carnets de lecture de Flaubert leur véritable caractère. Nos lecteurs trouveront donc ces renseignements complémentaires dans notre tome 4, où est reproduit à sa place le Carnet 7 de Flaubert.

Flaubert accordait tant d'importance à cette documentation qu'il a tenu à faire lui-même sur son roman le travail de repérage des « sources » qui est

généralement réservé aux scolastes de la génération suivante. Ce repérage est contenu dans un dossier de trente feuillets annexé au manuscrit de Salammbô et que Flaubert a intitulé Salammbô, sources et méthodes. Bien que ce dossier soit facilement accessible, puisqu'il fait partie du manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale, il est resté inédit et nous le donnons in-extenso pour la première fois en appendice à notre édition<sup>1</sup>. Il est probable que ce dossier, dont on ne trouve pas d'équivalent dans les autres manuscrits de Flaubert, a été établi pour répondre aux objections de Frœhner, dont nous parlerons plus loin. Tel qu'il est, toutefois, il constitue un élément capital dans la documentation de Salammbô. Il aidera le lecteur à se convaincre que Flaubert n'était pas moins scrupuleux dans la notation des détails que dans le choix de ses adjectifs et de ses conjonctions.

Ces lectures de bénédictin, qui n'empêchaient pas Flaubert de qualifier son livre de « truculente facétie<sup>2</sup> », durèrent cinq mois au bout desquels Flaubert entrevit enfin le moment où il allait pouvoir entreprendre la rédaction de son roman. « J'entamerai probablement Carthage (c'est le titre primitif) dans un mois », dit-il dans une lettre à Ernest Feydeau de juillet 1857<sup>3</sup>. « Dès le commencement d'août, je me mets à Carthage : j'ai bientôt tout lu », dit-il à Jules Duplan dans une lettre de la même époque. Il est rentré à Croisset pour se jeter courageusement dans son aventure. Il est « harassé de notes », mais, devant son papier blanc, il est pris maintenant d'une « horrible venette ». La lettre qui avoue cette hésitation est datée du 5 août : « Je tremble de m'y mettre, dit-il, c'est comme pour se faire arracher une dent. »

Il s'y mit néanmoins. La couverture du manuscrit définitif de Salammbô porte de la main de Flaubert la date du début et celle de la fin de la rédaction : « septembre 1857-avril 1862 », mention que Flaubert ratifia de sa signature. Ces quatre ans et demi de travail, si l'on en croit la Correspondance de Flaubert, furent rigoureux. Il se représente volontiers comme un ermite ou, disait-il encore, « comme un ours blanc » : il refusait les visites, s'enfermait et se plaisait à faire savoir que son valet de chambre, Auguste, n'avait le droit de lui adresser la parole qu'une fois par semaine. Et, naturellement, les plaintes de Flaubert étaient nombreuses : Salammbô lui arracha presque autant de gémissements que Madame Bovary. Néanmoins, quand on examine son calendrier, on s'aperçoit que la rédaction de Salammbô exigea de nombreux voyages, d'ordre professionnel, bien entendu. Il fallut d'abord un voyage de deux mois en Tunisie pour visiter les lieux de l'action, lequel succédait à un séjour de quatre mois à Paris pour

1. Voir notre appendice 4 portant ce titre. Quelques fragments de cet inédit ont été reproduits sans ordre par M. Abrami en appendice à l'édition de *Salammbô* qui fait partie des *Œuvres complètes* de Flaubert publiées chez Conard.

2. L'expression est dans une lettre à Jules Duplan du 10 ou 11 mai 1857.

3. Lettre à Ernest Feydeau (fin juin ou début de juillet 1857).

compléter la documentation. Après six mois d'une absence qui avait duré de décembre 1857 à juillet 1858, Flaubert revint à son manuscrit et s'aperçut qu'il fallait tout reprendre. Une seconde rédaction de Salammbô commença donc en juillet 1858. Mais le récit exigeait tant de mises au point, tant de recherches complémentaires, auxquelles Flaubert n'avait pas pensé d'abord, que son temps fut souvent partagé entre Croisset et Paris. Il fallut retourner à Paris en octobre 1858. Puis, ce voyage n'ayant pas suffi, notre ermite dut passer à Paris les mois de février à mai 1859 : et, l'année suivante encore, à la même époque, les mois de janvier à avril 1860 durent être consacrés aux bibliothèques. Un nouveau séjour fut nécessaire en juillet 1860, mais cela ne supprima pas le caractère inéluctable de l'expédition de printemps qui se plaça l'année suivante de mars à juin 1861. En somme, il y eut chaque année, au cours de ces quatre ans, une campagne de printemps qui forçait « l'ours blanc » à sortir de Croisset, sans l'arracher toutefois à son labeur, car les Goncourt affirment qu'il était aussi solitaire à Paris que dans sa propriété normande <sup>1</sup>.

La rédaction de Salammbô fut presque aussi lente que celle de Madame Bovary. Les repères de la Correspondance de Flaubert nous permettent de la suivre avec précision. Le premier chapitre péniblement rédigé à l'automne de 1857, sous une forme sensiblement différente de celle du premier chapitre actuel, avait été abandonné au retour de Tunisie. Flaubert se remit donc à une seconde rédaction en juin 1858 ; en octobre de la même année, lorsqu'il vint à Paris, il n'avait écrit encore que deux chapitres, un repas de mercenaires, notent laconiquement les Goncourt, et un lupanar de jeunes garçons <sup>2</sup>. Cette dernière information intéressa vivement les Goncourt, mais elle est fort douteuse, et il n'est pas impossible qu'à cette occasion Flaubert se soit amusé à mystifier ses auditeurs : en tout cas, on n'a jamais retrouvé l'épisode et les scénarios de Salammbô ne lui font aucune place. Les Goncourt rapportent, toutefois, cette anecdote en présentant cette idée comme caractéristique d'une certaine tournure de la curiosité de Flaubert dont nous parlerons ailleurs. Après son retour à Croisset, où il mène, dit-il, une existence « farouche, extravagante », Flaubert écrit son chapitre III, qui lui demande trois mois de travail et qui est terminé le 20 janvier 1859. C'est à ce moment-là que le roman est divisé définitivement en quinze chapitres. Les chapitres IV et V (les Mercenaires devant Carthage et le vol du *çaïmph*) sont écrits pendant son séjour à Paris au printemps de 1859. Le chapitre VI, écrit pendant l'été de 1859, exige six mois de travail : il n'est terminé que le 1<sup>er</sup> novembre 1859. Et il en faudra autant pour le chapitre VII (le retour d'Hamilcar), qui est écrit partie à Croisset, partie à Paris et qui n'est terminé qu'en mai 1860. Le chapitre VIII (la bataille du Macar) exigea deux mois de lectures supplémentaires et ne fut terminé qu'en août 1860, mais, en revanche, la rédaction du chapitre IX qui raconte les manœuvres d'observation d'Hamilcar put être expédiée en un mois. Au bout de deux ans, Flaubert avait

1. Il vivait à Paris « comme un ours », disent les Goncourt, « ne voyant personne » (*Journal*, t. I. p. 213).

2. *Journal*, t. I, p. 202 (7 novembre 1858).

donc écrit les deux tiers de son roman et il prévoyait qu'il ne lui faudrait plus qu'une campagne d'hiver pour se débarrasser des chapitres IX à XII consacrés à la reprise du *zâïmph* et au début du siège de Carthage. En fait, le chapitre XII, celui du siège, fut plus difficile qu'il ne pensait : la chronologie du roman est un peu incertaine pendant cette période, et on ne sait pas très bien à quelle date ce chapitre XII fut terminé.

À l'été de 1861, Flaubert est, toutefois, assez avancé dans son travail pour en prendre une vue d'ensemble. Il est lapidaire et énergique dans son jugement, qui tient en deux phrases : « Il y a trop de troupiers » et « Salammbô est embêtante à crever ». Personne n'a mieux résumé Salammbô et en moins de mots. Cette appréciation ne l'empêcha pas de convoquer les Goncourt pour une lecture solennelle. Le jugement des Goncourt, qu'ils turent apparemment, fut moins bref que celui de l'auteur, mais également sévère. Ils parlèrent de « déclamation », de « grosse couleur », d'« enluminure », décrivirent Mâtbo comme « un ténor d'opéra dans un poème barbare », expédièrent les belles phrases, si soigneusement passées au « gueuloir », en les englobant avec impertinence sous la vilaine désignation de « syntaxe d'oraison funèbre », et conclurent devant ces tableaux si laborieusement exécutés : « Il donne (des choses) plutôt l'étourdissement que la vision<sup>1</sup>. »

Au moment de cette lecture, le 6 mai 1861, les Goncourt ont l'impression que le roman est à peu près terminé. « Nous allons jusqu'au dernier chapitre, affirment-ils, en sautant quelques morceaux que Flaubert analyse parce qu'ils ne sont pas complètement terminés. » En fait, une lettre de Flaubert à Ernest Feydeau du 15 juillet 1861 annonce le commencement du chapitre XIII (*Moloch*), celui qui contient le sacrifice des enfants, que Flaubert appelle, dans une plaisanterie atroce, « la grillade des moutards ». À la fin de novembre 1861, Flaubert se met au chapitre XIV (le défilé de la Hache) et, à la fin de février 1862, il termine le chapitre XV et dernier (le lynchage de Mâtbo et la mort de Salammbô). Les remaniements et corrections sur l'ensemble exigèrent encore deux mois et, si l'on en croit l'inscription qui figure sur la chemise du manuscrit, c'est en avril 1862 que le manuscrit définitif fut mis au point.

Le traité pour l'édition de Salammbô fut signé avec Michel Lévy, éditeur de Madame Bovary, le 11 septembre 1862. Les négociations avaient été difficiles. Flaubert ne voulait pas que Michel Lévy pût renouveler avec Salammbô le traité un peu trop avantageux qui lui avait été consenti pour Madame Bovary. Il demanda 30 000 francs pour céder Salammbô, et, comme il se défiait de lui-même, il chargea le notaire Ernest Duplan, frère de son ami Jules Duplan, de le représenter dans cette négociation. En dépit de cette assistance, Flaubert dut faire des concessions. Michel Lévy avait émis la prétention, assez raisonnable, de lire l'ouvrage qu'il allait éditer, et il demandait également à avoir le droit d'en faire une édition illustrée. Flaubert était très indigné de ces deux exigences : il récusait le jugement de Lévy sur son œuvre, sentiment légitime, mais peu commer-

1. *Journal*, t. I, p. 288 (6 mai 1861).

cial, et il s'opposait absolument à ce qu'un illustrateur, quel qu'il fût, gâchât par son intervention ce qu'il s'était donné tant de peine à peindre. Il gagna sur ces deux points, mais il en paya chèrement la contrepartie. Michel Lévy obtint pour 10 000 francs le droit de faire une édition in-8° de *Salammbô*, sans lire le livre, en s'interdisant de le faire illustrer, mais sans indiquer non plus le chiffre du tirage et celui des réimpressions<sup>1</sup>.

*Salammbô* parut en librairie le 20 novembre 1862. La première édition, dont le tirage était de 2 000 exemplaires, fut épuisée en deux mois et demi, ce qui fut considéré comme un grand succès. Une seconde édition fut annoncée dans la *Bibliographie de la France* du 10 janvier 1863. Flaubert constatait avec amusement la curiosité suscitée par son livre : « Grands et petits journaux parlent de moi. Je fais dire beaucoup de sottises. Les uns me dénigrent, les autres m'exaltent. On m'a appelé « ilote ivre », on a dit que je « répandais un air empesté », on m'a comparé à Chateaubriand et à Marmontel, on m'accuse de viser à l'Institut, et une dame qui avait lu mon livre a demandé à un de ses amis si Tanit n'était pas un diable. »

En fait, il y eut assez vite ce qu'on a appelé avec quelque emphase une « querelle de *Salammbô* ». Si Théophile Gautier loua le livre dans un grand article qui parut dans *Le Moniteur* du 22 décembre 1862, trois détracteurs de tonnage inégal s'étaient également manifestés : un archéologue nommé Guillaume Fræbner, le critique Alcide Dusolier et enfin Sainte-Beuve en personne.

Guillaume Fræbner était conservateur du Département des Antiques au Musée du Louvre. Il était connu comme archéologue et épigraphiste. Son article sur *Salammbô* fut publié dans la *Revue contemporaine* du 31 décembre 1862 : dans cet article, Fræbner signalait les erreurs ou les ignorances qu'il avait relevées dans le roman. Il s'agissait surtout d'erreurs sur la religion et les dieux, d'erreurs topographiques ou botaniques (il n'existe pas de montagne d'Argent, le plan de Carthage est fantaisiste, les caroubes ne ressemblent pas à des boutons de corail), d'erreurs sur les vêtements, les coiffures, les usages (confusion entre des usages hébraïques et des usages phéniciens, particularités puniques), enfin d'erreurs de vocabulaire (les mots en *im* ne peuvent être que des pluriels, *schalischim* employé au singulier est donc une hérésie, *Shahabarim* employé comme nom propre est une absurdité, d'autres noms sont estropiés, *Syssites*, d'abord orthographié *Scissites* dans la 1<sup>re</sup> édition, *Cabires* orthographié *Kabyres*, etc.). Ce dossier était copieux et détaillé. Flaubert fut piqué de ces reproches techniques. Fier de ses vastes lectures, il écrivit une longue lettre au directeur de la *Revue contemporaine*, qui fut publiée dans *L'Opinion nationale* du 20 janvier 1863. Il discutait pied à pied et citait ses références. Guillaume Fræbner répondit par

1. Sur ces négociations, voir l'étude de Jacques Suffel, *Flaubert et son éditeur Michel Lévy*, Paris, Calmann-Lévy, 1969.